

Jacqueline Marie-Octavie Chebrou

Une vie d'écriture et de transmission

Avec ses formes épanouies, sa robe à fleurs et son sourire malicieux elle ressemble à une vieille paysanne normande, du genre jovial. Elle marche avec une canne, ralentie par une polyarthrite invalidante dont il serait déplacé de faire état. Elle vient d'une époque où l'on garde ses misères pour soi. Elle a la voix bien timbrée de quelqu'un rompu à l'exercice de la parole. Enseigner, transmettre ce fut son métier et sa passion. Mais cela je ne le saurais qu'un peu plus tard. Elle doit avoir dans les 75 ans lorsque je la rencontre en 1999, aux Journées annuelles de l'APA. J'ai proposé un atelier pour raconter ses friches et greniers d'écriture. Elle est venue pour ça. Ses armoires débordent de papiers, de journaux, de notes, de cahiers pour lesquels elle souhaiterait un autre destin que l'oubli ou la destruction. Elle voudrait laisser des traces de son passage sur terre.

Ca a commencé comme ça, un beau jour d'été, à la toute fin du siècle dernier, je suis tombée sous le charme d'une vieille dame un peu loufoque dont je me suis vite sentie complice. De retour chez elle, elle m'a investie du rôle de correspondante et lectrice, rôle auquel j'ai facilement consenti car j'aimais ce qu'elle écrivait. Elle avait du style et de l'humour. En mai 2016 elle a dû prendre congé définitivement, bien malgré elle, car elle n'avait pas fini son travail, je devrais dire de son œuvre, puisque que c'est bien de cela qu'il s'agissait.

Elle s'appelait Jacqueline-Marie-Octavie Chebrou et j'allais avoir quelques années pour découvrir qui était cette drôle de bonne femme dont la finesse, la vivacité et l'appétit de vie ne cesseraient de me réjouir. Elle était drôle, généreuse, têtue, poil à gratter, autoritaire, débordante, tenace, foutraque, gourmande, philosophe, exigeante, anticonformiste. C'était une femme vivante, une femme libre.

Je connaissais sa curiosité tous azimuts, son désir de comprendre et son bonheur d'enseigner, mais plongeant après sa mort dans ses archives, j'ai découvert des aspects de sa vie dont elle parlait peu : une jeunesse fracturée par le divorce de ses parents et par la guerre, la douleur d'avoir perdu son grand amour, la détresse de ses débuts professionnels et les années de solitude. Tout cela consigné dans des cahiers d'écoliers dont elle n'a retranscrit que l'épisode dramatique qui a marqué son début de carrière dans *L'échec*¹.

Elle commence à tenir un journal à l'âge de 13 ans, le perd pendant la guerre et le réécrit sous la forme d'un récit d'enfance, *Françoise*. Quelques jours

¹ Texte déposé à l'APA.

avant sa mort, à 93 ans, elle écrivait encore. Observatrice constamment en éveil, elle écrivait pour penser la place qui était la sienne dans la grande aventure de l'univers comme dans l'histoire mouvementée des hommes. En témoigne déjà son *Journal de guerre*, un texte court mais d'une étonnante maturité, rédigé entre seize ans et vingt ans².

Elève passionnée de sciences et de philosophie, elle obtient le premier prix de Philosophie en classes terminales, puis les prix de Dissertation française et de Mathématiques en Maths Sup. Comment y parvient-elle alors qu'elle meurt de froid et de faim dans le Paris de 1942, gelé par l'occupation et les privations et qu'elle n'a pas un sou ? En fait, elle ne va pas résister à la dureté des conditions de vie cette époque. Après une première année à la Sorbonne, elle doit renoncer à ses études et trouver d'urgence un travail. Un poste de surveillante dans une honorable et désuète institution de jeunes filles à Blois fera l'affaire. Elle ne fait pas la difficile, il faut tenir, manger et dormir. Survivre, voilà à quoi est réduite cette fille brillante dont l'avenir était prometteur. Assez vite elle trouve à donner des cours de maths à des élèves à peine moins âgées qu'elle. Elle découvre qu'elle aime partager ses connaissances. Mais la guerre se termine, il est temps de rentrer en Normandie et de voir ce qu'elle peut faire. Enseigner, évidemment.

Son premier poste sera catastrophique : nommée professeur intérimaire de Sciences naturelles en Cours complémentaire dans une petite ville sinistre, elle fait l'expérience d'un monde sans pitié. Pas d'accueil, pas de formation, pas le moindre soutien, elle vit dans une chambre glaciale, dénuée de tout confort, elle s'efforce de tenir le coup mais sans amitié, elle se sent complètement perdue.

Elle écrit : *Je suis arrivée à Marel³ un jour d'octobre triste et boueux, avec une valise trop lourde. Ce fut ma première impression : une ville boueuse, brisée, rapiécée. C'est que Marel a été presque complètement détruite par la guerre, en 1940, et offre depuis le visage ravagé et un peu répugnant des villes sinistrées. On y voit, à côté d'insolentes maisons qui datent de la troisième République, et qui en ont gardé la bonhomie égoïste, une foule de petites baraques blanches enlisées dans la boue des grands travaux inachevés. Il y a ainsi toute une rue où les maisons, construites au début du siècle, sont solides, largement pourvues de lumière et d'espace, avec des jardins qui les séparent de la rue, et où poussent les fleurs, et plus particulièrement des roses. Dès mon arrivée, j'ai commencé à désirer ces roses qui sont derrière des grilles, et à souffrir de ce que personne ne songerait à m'en donner. Si j'en avais, si l'on m'en offrait quelques unes, cela pourrait être le début d'une sorte d'alliance, même trompeuse, entre Marel et moi. Mais l'hiver est venu et je n'ai pas eu de roses.*

Pas de roses donc. Mais le désespoir et des mois de dépression, dont elle sortira par un grand rire et la décision de vivre envers et contre tout. Résiliente magnifique !

Après l'épisode désastreux de ce premier poste, il lui faut viser la titularisation pour accéder à un minimum de choix. Elle va procéder de manière stratégique en manifestant sa préférence pour des endroits où personne ne veut aller.

Puisque j'étais marginalisée, autant jouer la marge. Je suis née à la campagne, je la connais et je l'aime. Il y a souvent dans les villages un logement pour les instituteurs, sinon

² Ces deux textes sont déposés à l'APA

³ Marel est le nom fictif d'une petite ville normande

mon vélo ferait l'affaire. De plus on ne saurait comparer les produits de la ferme à ceux d'une cantine. Lors de ce lugubre après-guerre, le problème de la nourriture n'était pas indifférent. Je manquais toujours de formation, mais il existait de nombreux mouvements pédagogiques, des stages pendant les vacances et des livres. J'avais toujours désiré enseigner. Et je n'ai jamais eu de difficultés avec les enfants ni avec les parents. Je voulais une formation sur le terrain. Là, enfin, je l'ai eue. Sans compter les excellentes amitiés que j'ai nouées pour toute la vie avec les cueilleurs de pomme.

Enfin titulaire d'un poste d'institutrice en classe unique dans un village normand, elle va vivre six années heureuses dont elle dira que ce fut sa première oasis.

En classe unique, on est véritablement immergé dans la vie du village : une épidémie de fièvre aphteuse, le cadastre, le faucardage de la rivière, les récoltes, la chasse et la pêche et surtout le langage. Les enfants grandissent dans les mêmes murs de la même classe, pendant cinq ans. Il faut organiser le temps avec précision mais de façon détendue. On peut observer comment l'enfant organise ses savoirs, les brasse, les recombine, comme nous faisons tous, en utilisant notre mémoire et notre expérience.

Il y a aura d'autres oasis. Si elle aime la campagne c'est aussi une baroudeuse, les vacances d'été, c'est sac au dos, pouce levé et voyages en stop pour « tâter de la rondeur du monde », selon la belle expression de Marguerite Yourcenar. Cette curiosité de l'ailleurs la conduit à postuler pour le Maroc.

J'ai quitté le village pour enseigner à l'étranger, au Maroc, à Fès. Il ne s'agissait pas, dans cette rupture, de pédagogie mais d'élargir mon propre horizon, de pratiquer une autre géographie, un autre sol, de m'adapter à une autre civilisation, de me libérer du connu. Je suis redevenue prof de maths comme à Blois. J'ai beaucoup aimé Fès et j'y ai rencontré de précieux amis français ou fassi.

Expérience trop courte à son goût, car après quelques années il lui faut revenir en Normandie pour des raisons familiales. Elle va alors entamer le chapitre collège et banlieue. *Cette fois en plus des préparations j'ai pris des notes car je commençais à envisager l'écriture d'un essai.* Il s'agit de *Soixante ans de sous-éducation nationale*, l'essai au titre délibérément polémique dans lequel elle s'est longuement expliquée sur son métier. Elle décrit des situations d'apprentissage et de nombreux cas d'élèves en souffrance -ceux auxquels elle s'attache tout particulièrement-, expose précisément ses méthodes et ses questionnements. Et ne se prive pas au passage de faire le procès d'une institution qui trahit les valeurs qu'elle affiche, ne sait pas former les enseignants, décourage la créativité et valorise la médiocrité. Néanmoins, dans cette institution dont elle dénonce les incohérences et n'espère aucune reconnaissance -sur ce point elle ne sera pas déçue- elle réussit à être une enseignante heureuse. Retraitée, elle ne se considère pas pour autant déçagée de sa mission de passeuse de savoir. Jusqu'à la fin de sa vie, elle va aider les uns ou les autres à préparer un concours, rattraper un niveau scolaire, entreprendre une formation. Elle voulait rendre leur pouvoir aux gens de peu et pour cela inlassablement enseigner, informer, accompagner, et témoigner en écrivant. Toute sa vie elle a travaillé en ce sens.

Lorsqu'en mai 2016, je suis allée la voir au Havre, nous savions l'une et l'autre que c'était la dernière fois. Elle m'a alors confié une grande partie de son « tas de papiers », avec la mission de finir de retranscrire un texte qui lui tenait à cœur, *Le Journal du ciel*. Il a été publié chez l'Harmattan en décembre 2016. Dans le petit appartement modeste où elle vivait, elle se tenait entre deux

immensités, l'espace de l'intime et l'espace du monde. Elle y accueillait d'innombrables présences. Ouvrir sa fenêtre, c'était son geste poétique.

Ainsi le 21 février 2001

Jour gris. En plus du mauve, le paysage haurais dispose d'une gamme infinie de gris. A coup sûr plusieurs centaines. Des gris légers ou lourds, bleutés, imbibés de mauve, transparents ou brumeux, pastillés de couleur citron autour des réverbères, sans oublier les gris verts, les gris asphalte, et encore, bien sûr, les jeux somptueux du gris avec l'eau des flaques et des bassins. Nous avons aussi des gris très moches, genre gris béton, des gris glauques et morbides, mais aussi, ça et là, passagèrement, des gris mystérieusement lumineux, irisés, nacrés. Le plus souvent, la ville baigne dans la grisaille ordinaire, genre tissu bon marché pour les jours de semaine, mais nous avons aussi les merveilleuses mousselines de l'aube, et les très délicats débuts d'ombre qui précèdent le soir : gris impalpables, ni brumeux ni non brumeux, qui s'étendent tout doucement, tout doucement ...

Elle se disait agnostique, se méfiait des institutions et des vérités établies. Elle étudiait, en philosophe exigeante, la Bible, le Bouddhisme, et l'Islam qu'elle avait découvert à Fès. C'était, au sens plein du terme, une chercheuse. Mais son paradis était sur terre. Je dirais qu'elle avait un sentiment religieux de la nature et le soupçon d'une réalité qu'elle se gardait bien de définir.

Je tiens pour une chance et un privilège d'avoir été, quelques années, sa correspondante et son amie.



Jacqueline devant sa tente de camping, la pipe au bec